



Muséum National d'Histoire Naturelle
Master Biodiversité, Écologie et Évolution
Parcours Sociétés et Biodiversité

Master 2 - Diversité Culturelle, Diversité Biologique
2022-2023

Des chorégraphies paysannes

Tisser la vivabilité dans des systèmes qui visent à faire avec les diversités



Mémoire-recherche de Maeva Mailliard,

Encadré par Julien Blanc, Eco-anthropologie (UMR 7206 – Musée de l'Homme)

Référent SeB : Richard Dumez



Introduction

« J'aime pas Jancovici. Il est malhonnête. Quand il dit que ça ne le dérangerait pas de vivre à Fukushima, qu'il le fasse. Il est complètement hors-sol. Rabbi au moins, c'est quelqu'un qui faisait ce qu'il disait, qui était dans le réel. Il vivait les choses dans sa chair. »

L'expression « vivre dans sa chair » est revenue comme un refrain dans le cadre de cette enquête. « Vivre dans sa chair », faire l'expérience de telle activité, de telle technique, avant de se lancer dans un projet qui en dehors de cette expérimentation « en acte » reste toujours trop abstrait. L'appel au réel n'est pas posé de façon philosophique, ce qui compte c'est d'abord d'accepter d'en faire l'épreuve, d'accepter de l'éprouver au quotidien. Si Jancovici est jugé malhonnête, ce n'est pas tant sur le plan de la validité scientifique de sa proposition, mais davantage sur son caractère abstrait, non éprouvé, sur l'absence d'une épreuve du réel qui contraint au compagnonnage du doute et de l'incertitude. C'est tout l'enjeu des expérimentations que mènent au quotidien les personnes rencontrées au fil de cette enquête.

La modernité agricole se caractérise par une logique de concentration et d'agrandissement des terres, en particulier mise en œuvre par la politique de remembrement, et par une mécanisation croissante des activités. Ces changements, au-delà d'enjeux techniques, portent d'importantes mutations sociales en instituant « la fin des paysans » (Mendras, 1967) et l'émergence de la figure de l'agriculteur exploitant, véritable chef d'entreprise. On passe d'un modèle d'agriculture vivrière, où les pratiques de subsistance occupent une place centrale et où être paysan n'est pas tant un métier qu'une « condition, dont l'inscription dans une communauté villageoise et la production de ses moyens de subsistances [sont] des traits essentiels » (L'Atelier Paysan, 2021). Les pratiques agricoles se « désencastrant » du reste de la vie sociale (Polanyi, 1944), en même temps qu'elles s'abstraient des milieux. Le projet de modernisation agricole s'inscrit ainsi dans un projet de « scalabilité » (Tsing, 2012), - dans un projet d'expansion et d'homogénéisation, d'abstraction des réalités écologiques.

La crise écologique impose de questionner ce modèle, en en questionnant la fragilité. On observe ainsi une tension entre les tenants d'une « agriculture de précision », technophile, qui vise à s'adapter aux changements globaux en continuant à s'abstraire des milieux pour réduire les nécessités de compositions, et l'essaimage de réseaux alternatifs, porteur d'une agriculture paysanne qui entend se ré-ancrer dans les sols et les lieux, explorer des manières de faire avec les autres êtres vivants et plus globalement avec l'environnement. C'est ce dernier chemin qu'entendent explorer les paysannes et paysans du groupe SAEL et plus particulièrement celles et ceux qui furent au cœur de ce travail. Pour ces protagonistes, l'enjeu peut être vu comme celui de tenter de tisser des relations qui laissent davantage de place à la singularité et à l'altérité des autres êtres vivants, humains ou non-humains. Les équilibres dynamiques qui ponctuent le travail quotidien et caractérisent les relations avec les plantes, les sols, les animaux, trouvent ainsi leur équivalent dans les relations humaines, que cela soit à travers le tissage du collectif, celui des réseaux d'entre-aide et de voisinage, ou encore la recherche de circuits de commercialisation plus humanisés, moins « anonymes ».

Le désir de laisser plus de place à l'expression de la diversité des êtres, de mieux accueillir les singularités de chacun, et de faire au mieux avec, ne va cependant pas de soi. Les enquêtés soulignent ces difficultés, parfois très douloureuses, et insistent sur la nécessité de sortir d'une vision fantasmée de l'agroécologie pour offrir un témoignage plus juste, plus ancré, d'expérimentations paysannes viables. S'observe ainsi une tension permanente entre d'un côté la volonté de faire avec les êtres tels qu'ils sont, de favoriser la diversité et chercher à l'intégrer, et d'un autre, la nécessité d'imposer ses propres choix, de contrôler le devenir des plantes ou des animaux, ou encore, lorsqu'il s'agit d'êtres humains, d'établir des relations plus normées. La tension est permanente car les équilibres trouvés ne sont jamais définitivement acquis. Au contraire, la remise en question est quasi quotidienne, l'exploration sans cesse en marche. Pourtant ces équilibres conditionnent la possibilité même de la « vivabilité » de ces aventures paysannes. Si l'exploration permanente semble - en partie - garantir l'existence de sens au travail, la vivabilité constitue, en retour, la possibilité même de sa durabilité.

L'enjeu formulé au départ de ce travail était ainsi de décrire la manière dont les personnes impliquées dans cette recherche s'organisaient pour réussir à rendre vivables leurs pratiques paysannes. Il s'agissait à la fois de comprendre ce que signifie et implique « bien vivre de son travail » dans le cadre d'un idéal « paysan » - dans le cadre d'une recherche d'autonomie et de sens – tout en insistant sur le fait que « bien vivre » ne se limite pas à une stricte question économique.

Il est nécessaire d'insister sur le caractère dynamique de ces équilibres, comme sur la singularité de chacune des situations étudiées dans ce mémoire. Non seulement rendre « viable » son activité résulte de constructions par tâtonnements successifs, au fil des épreuves auxquelles sont confrontées les paysan.es, mais chaque condition d'installation est différente, comme il en est de l'histoire des gens ou des lieux qui, mis ensemble, font les fermes étudiées. Les « manières d'en vivre » que nous avons pu observer sont donc éminemment « plurielles », liées à des configurations toujours singulières et en mouvement. Il est d'ailleurs important de noter que le mouvement est une condition essentielle pour chacune des personnes enquêtées, de sorte que la quête de stabilisation est sans cesse mise à l'épreuve : continuer à explorer, à découvrir, à renouveler et se renouveler est fondamental. Elles accordent ainsi de l'importance au fait d'avoir des projets – qu'est-ce qui nous meut ? demande malicieusement l'une des paysannes - peut-être parce qu'à l'image de leurs systèmes ils se veulent vivants, c'est-à-dire toujours en mouvement. Une autre de nos enquêtées décrira d'ailleurs ses stratégies organisationnelles comme autant de manières de « rendre possible l'imprévu »...

Partie 1 : De l'engagement des corps à la vivabilité

Les fermes enquêtées se caractérisent par leur hétérogénéité et par une diversité des projets. Les paysan.e.s valorisent cependant tous et toutes l'autonomie et donnent une place centrale au corps dans le travail. En posant la question de la centralité du corps dans le travail paysan, du lien sensible qui s'établit avec la matière et les vivants, la première partie du mémoire permet de questionner la dimension incarnée des savoirs paysans et de comprendre – à travers l'enjeu de l'abîmement des corps – pourquoi se pose l'enjeu de la vivabilité. Le travail se caractérise par un corps à corps spécifique avec la matière et les milieux qui apparaît comme une condition de possibilité de la prise en compte des singularités dans les pratiques agricoles.

L'enjeu de cette partie fut double. Il s'agit tout d'abord d'affirmer une articulation avec le travail déjà effectué par Djoulia Goueythieu au printemps 2020 en venant compléter et ré-affirmer les résultats qu'elle avait déjà montré. A un premier niveau, l'enjeu était donc d'établir une continuité entre les différentes enquêtes. Ensuite, ce détour par les gestes techniques et l'autonomie concédée au vivant se révéla indispensable pour amorcer une réflexion plus large sur la vivabilité.

- **Le travail manuel comme ouverture vers les diversités**

Les paysan.es favorisent un outillage simple permettant une diversité d'usages. Ces outils « multifonctionnels » offrent l'avantage de moins contraindre l'usage et le type d'interactions nouées avec les vivants que le ferait une machine ou un outil très spécialisé. Un couteau pourra par exemple être utilisé pour désherber, ouvrir un sac, plus tard il pourra servir de tournevis ou bien d'ouvre-boîte...là où l'usage d'un tracteur-tondeur pourra plus difficilement être détourné. Un outil très complexe, plus spécialisé, va permettre de réaliser des tâches qui ne seraient pas faisables sans lui : il augmente l'efficacité en favorisant la productivité du travail.

Matinée de désherbage de la pépinière. Cédric utilise une serpe tandis que je prends les ciseaux. L'usage de ces petits outils nous permet de suivre précisément les contours des bacs et installations multiples qui parsèment la pépinière, d'être attentifs à ce que nous coupons. A plusieurs reprises, je suspends le mouvement des ciseaux pour épargner une mauve, un jeune merisier ou quelque autre plante sympathique. Cédric me fait remarquer que cet arrêt du geste n'aurait pas été possible avec une débroussailleuse.

Désherber à l'aide d'une débroussailleuse aurait probablement été beaucoup plus rapide, on voit cependant que l'intérêt d'un désherbage manuel – à l'aide d'un outillage simple – permet ici d'être beaucoup plus sélectif. Il est possible de distinguer entre les différents végétaux ceux que l'on souhaite conserver ou pas. Une débroussailleuse ne permettrait pas une telle attention. Une machine – par exemple une débroussailleuse - réduit l'étendue des possibles en reproduisant à l'identique un acte technique, sans modulation vis à vis de la diversité des situations rencontrées. Elle ferme davantage la relation : elle rend les interactions avec l'environnement plus rigides. A l'inverse, un outil plus simple n'atteindra potentiellement pas le même degré de régularité ou de précision mais peut avoir l'avantage de proposer des applications beaucoup plus larges, d'ouvrir davantage le champ des possibles.

Les techniques simples laissent davantage de place aux diversités et à l'expressivité à la fois des humains et des autres vivants. Faire des semis en godets implique par exemple de passer chaque pot en revue un à un, laissant davantage d'espace aux spécificités, aux typicités, de chaque individu plante. Les plantes font l'objet d'un traitement singularisé : « *Elles ne sont pas anonymes mes plantes.* » expliquera un jour Cédric, qui par-là insiste sur l'attention que produisent les méthodes de travail, entièrement manuelles, qu'il a choisi. Elles ne sont pas anonymes parce que travailler manuellement implique de toutes les manipuler, parce que les déambulations quotidiennes dans la pépinière conduisent à fabriquer au jour le jour une intimité avec ces végétaux, aussi parce que le refus de chauffer la serre et ce travail singulier conduit à une hétérogénéité des plants selon l'emplacement dans la serre ou la position sur les tables, etc.



Figure 1 : Séparation des plants de tomate. Le traitement singularisé de chacun des plants produit en retour une singularisation des relations, depuis les végétaux aux être humains.

A un autre niveau, la simplicité des techniques conduit aussi à une plus grande prise en compte de la singularité des paysan.es. Au fil des séjours dans les différentes fermes et pépinières, il est apparu qu'aucun.es des paysan.es ne procède de la même manière pour repiquer ses plants de tomate. Sophie sépare les plants le plus délicatement possible à l'aide d'une fourchette, puis place les plants un à un, à la main, dans un godet qu'elle a préalablement rempli de terre. Estelle effectue l'ensemble des opérations à la main, en faisant attention de ne pas abîmer les plants. Cédric utilise un bâton et réduit au maximum les changements de pots... Cette diversité des techniques utilisées pourrait sembler anecdotique si elle n'était pas révélatrice d'une diversité des rapports au travail. L'expérience acquise au fil des tâtonnements et des nombreux essais et erreurs conduit chacun.e à développer la manière de travailler qui lui est la plus adaptée. Sophie remarquera par exemple pendant une activité de bouturage, que les façons de travailler et l'aspect des boutures de chacune de ses stagiaires renferment une singularité : « *On reconnaît que c'est une bouture de A., c'est très minutieux* ». Des plantes aux êtres humains, les relations qui se tissent ne sont pas anonymes mais engagent pleinement les singularités de chacun.

- **Brouiller les frontières : des « gestes purs »**

Le corps en mouvement met en jeu un certain nombre de « rythmes » dont l'accord ou la disharmonie engage un type de relation particulière avec le milieu dans lequel il se meut (Bidet, 2007). Alors que nous souhaitons remplir le bac de culture que nous venons de fabriquer, Jérôme se saisit de sa faux et commence à faucher les herbes hautes à proximité. La faux est un outil que Jérôme apprécie particulièrement. Il l'utilise régulièrement pour faucher de petits espaces d'herbes, ce qui lui évite d'avoir à utiliser un tracteur-tondeur ou une débroussailluse, qu'il juge plus inconfortables. Ces outils, coûteux en énergie thermique, imposeraient par ailleurs de couper de grandes surfaces pour rentabiliser leur utilisation. Alors qu'il m'explique les gestes à effectuer et les manières d'utiliser la faux, Jérôme qualifie ce geste de « geste pur ». Le geste est « pur » (Jérôme), « naturel » (Cédric) quand le dispositif technique (ici, la faux) disparaît au profit d'une fluidité dans le mouvement. L'outil se laisse oublier et devient comme une prolongation du corps. C'est par exemple ce qu'exprime Sophie au cours d'une opération de désherbage pour laquelle elle utilise un couteau : « J'aime bien le couteau à pain pour ce type de désherbage. C'est un peu comme si ça prolongeait le bras. » (Sophie). Cette sensation de prolongation du corps peut se comprendre à partir de l'engagement sensoriel particulier que produisent ces « gestes purs ». La faux engage pleinement le corps dans un geste très fluide, qui met en jeu à la fois une proximité tactile – par les gestes et l'adaptation aux aspérités de la zone fauchée - et auditive – par le sifflement produit par la répétition du geste - avec l'espace. La relation sensorielle s'établit d'abord avec l'environnement dans lequel s'effectue le geste, plutôt qu'avec l'outil. C'est en ce sens qu'il semble s'inscrire en prolongation du corps : dans cette situation particulière, la faux - ou le couteau de Sophie – ne vient pas opposer une médiation entre le corps en mouvement et le milieu dans lequel il se meut.



Figure 2 : Des gestes qui brouillent les limites.

Cette fluidité prend un sens particulier au regard de la problématique de vivabilité. Lorsque l'outil se fait oublier, lorsqu'il disparaît du champ d'attention des paysan.es, le geste se fait plus fluide, offre un confort accru en se glissant dans une gestuelle et une rythmique adaptée à la singularité du corps. A l'inverse, c'est lorsque les ajustements sont nécessaires - ou bien lorsqu'une difficulté apparaît - que le dispositif technique redevient contraignant. C'est lorsque le geste devient heurté, lorsque la fluidité et l'harmonie rythmique disparaissent, que l'outil signifie à nouveau sa présence. Par exemple lorsque la faux ou le couteau ne parviennent plus à couper des herbes particulièrement résistantes, indiquant qu'ils ne sont plus suffisamment affûtés.

Le travail manuel engage pleinement le corps et ouvre vers des savoirs plus incarnés, davantage en interaction avec les milieux. Concevoir l'agroécologie comme une manière relationnelle de connaître, co-construite avec les vivants et les milieux dans lesquels ils se situent, permet de comprendre l'importance de ces gestes et du corps dans les pratiques paysannes. Cela permet également de comprendre pourquoi les paysan.es font le choix de ce type de relation et limitent au maximum la mécanisation.

Partie 2 : Stratégies et techniques de gestion de l'intensité du travail

Le choix de la polyactivité comme celui du travail manuel posent des enjeux très spécifiques en matière de vivabilité. Ces enjeux se cristallisèrent à travers une autre notion, celle « d'intensité », qui émergea des discussions spontanées entamées avec les paysan.es. « L'intensité » avait alors pour objectif de décrire les variations de rythme des activités et les difficultés au travail. Cette notion est progressivement devenue un outil de recherche, à la fois pour comprendre ce que caractérisait cette « intensité », mais aussi pour identifier les logiques d'organisations du travail. Dans ce cadre, l'exploration de cette « intensité » se solda par la co-création d'un outil qui permit de mieux la caractériser. L'« intensité » semblait ainsi corrélée soit à la charge de travail (temps de travail, accumulation d'activités, fatigue), soit à un sentiment de stress lié à des contraintes fortes dans le travail (temps contraint, pression...).

Les diagrammes résultent d'un processus de co-construction avec les enquêté.es. Leur mise au point s'est effectuée au cours des différents séjours, à partir des éléments qui ressortaient des conversations informelles et des temps de travail en commun. Réalisés dans le cadre d'un entretien plus large, ils ne constituaient pas une fin en soi mais avaient pour objectif d'ouvrir un espace de dialogue afin que les paysan.es puissent expliquer leurs choix, difficultés et arbitrages mais aussi interrogations sans enjeu normatif. En ce sens, l'intérêt était davantage dans le processus de discussion et de construction que dans le résultat final. La réalisation des diagrammes suivait toujours le même processus : nous commençons par tracer un axe horizontal représentant l'échelle de temps, puis les interlocuteurs étaient invités à intégrer tous les facteurs ayant une influence sur le système d'activité de la ferme, qu'ils soient directement liés à l'activité agricole (de production d'aliments) ou non. Ils choisissaient alors les éléments qu'ils souhaitaient ou non représenter selon ce qui leur semblait pertinent, et nous discutons les choix opérés. La représentation de l'ensemble de ces facteurs avait plusieurs intérêts. Elle offre d'abord une représentation des phénomènes de concentration et superposition d'activités. Cela nous permettait alors de discuter des modalités de gestion du travail, des éventuelles frictions entre les tâches sur une période donnée, mais aussi et surtout des équilibres à trouver d'une période à l'autre. Elle permet ensuite de symboliser les activités considérées comme les plus « intenses » en laissant ouverte la définition de « l'intensité ». Les paysan.es étaient donc invité.es à se saisir de cette représentation de la manière qui répondait le mieux à leurs enjeux personnels. Enfin, une courbe symbolisant les variations d'intensité était tracée. Ce processus était répété sur trois échelles différentes : à l'année, à la semaine et à la journée.

Les diagrammes constituèrent un outil efficace pour comprendre l'organisation générale des fermes. Il ne s'agissait pas tant de caractériser le contenu des activités – en évolution permanente – mais davantage de comprendre les manières dont les un.es et les autres organisaient leur travail, cherchaient des équilibres et plus largement comment l'activité se structurait dans l'espace et le temps. En d'autres termes, en témoignant des stratégies d'organisation du travail, les diagrammes permirent de faire émerger des stratégies de vivabilité, au-delà de la viabilité économique.

- **De multiples facteurs d'intensité**

L'analyse croisée des diagrammes et entretiens permis d'isoler six principaux facteurs d' « intensité », renvoyant à des facteurs physiques, psychologiques, économiques et sociaux. Si, par soucis de clarté, ils sont présentés ici de façon isolée, dans le vécu quotidien, ces facteurs entrent en tension.

Stress économique : Le sentiment d'« intensité » se superpose à une inquiétude économique. C'est parce qu'il faut tirer un revenu de son travail ou garantir une certaine autonomie alimentaire que se pose la question de « l'intensité » et de la vivabilité. L'instabilité des revenus agricoles et l'absence de lissage sur l'année est vectrice de tension et d'incertitude, qui sont redoublées lorsque des investissements financiers sont nécessaires pour l'achat de la ferme ou de matériels. Le stress économique permet d'établir une distinction entre les personnes dont les revenus dépendent de l'activité agricole, et celles dont les revenus dépendent d'une autre activité professionnelle : l'activité agricole est davantage vécue comme « intense » et fait davantage l'objet d'un stress lorsque les personnes en dépendent entièrement, que cette dépendance soit strictement financière (dans le cas des fermes où la production est d'abord destinée à la vente et ne fait l'objet d'une auto-consommation qu'à la marge) ou vivrière. En ce sens, les arbitrages économiques constituent une clé de lecture importante des choix opérés, en témoignant à la fois d'une recherche et d'une transformation des équilibres entre activités. On observe par exemple un équilibrage entre des activités très productives et à haute valeur ajoutée d'un côté – comme la transformation ou la formation – qui rendent viable l'existence d'activités peu mécanisées, demandant beaucoup de temps mais vectrices de satisfaction de l'autre – comme le jardin. C'est par exemple ce qu'explique Sophie en comparant son activité de production de sorbet, fortement productive et centrale dans son équilibre économique, qui vient équilibrer le temps qu'elle passe dans son jardin, moins « rentable » dans une perspective strictement économique mais absolument indispensable pour créer du sens au quotidien et faire tenir le projet global.

Quantité d'heure de travail et engagement physique : Le temps de travail et l'intensité physique des activités reviennent de façon récurrente sur l'ensemble des diagrammes, en particulier à l'échelle de l'année. On note que les pics d'« intensité » – représentés par les courbes – correspondent aux périodes où le nombre d'heures de travail est le plus important. Les principaux points de tension se situent au printemps et en été pour la majorité des enquêtés, avec des journées de travail qui peuvent s'étirer sur 14h. Certaines activités particulières, demandant beaucoup d'énergie et un fort engagement physique, constituent un autre point de tension fréquent. C'est notamment le cas de la coupe de bois qui constitue de façon quasi-systématique un point de vigilance des paysan.es en période hivernale, cette activité devenant de plus en plus critique au fur et à mesure du vieillissement.

Événements climatiques : Les variations climatiques constituent un point de tension qui vient renforcer l'intensité physique des activités. Cette difficulté est particulièrement évoquée l'été, avec la problématique de l'adaptation à la sécheresse et aux fortes chaleurs. Une adaptation se dessine dans la stratégie de « double-journée » et l'allongement du temps de travail, qui permet de s'adapter à la chaleur en ne travaillant pas en extérieur pendant les heures les plus chaudes. La sécheresse, au-delà de l'organisation du travail, pose un certain nombre de problématiques aux paysan.es, en particulier la gestion de l'eau. L'arrosage est une activité pivot en période estivale. A cela s'ajoute une attention accrue au soin des animaux et des humains présents dans les fermes, les fortes chaleurs présentant des risques pour la santé et le bien-être de l'ensemble des vivants, humains et non-humains.

Une vie sociale en décalage : Le rythme paysan et les périodes d'intensification du travail dans les fermes peuvent entrer en friction avec les temporalités professionnelles plus classiques, en particulier l'été. Les relations avec les proches ne faisant pas partie du monde paysan peuvent parfois s'avérer complexe lorsque se pose la question du décalage : intensification du travail l'été, à un moment qui correspond pour nombre de personnes aux vacances, horaires de travail parfois décalés et ne suivant pas une trame classique,... Ces décalages peuvent donner lieu à des incompréhensions, voire à des tensions, dans les cercles amicaux et familiaux et sont vecteurs d'inconfort pour une partie des enquêté.es.

Un travail « prescrit » : Si à un premier niveau se distinguent les tâches les plus engageantes physiquement, il s'est rapidement avéré que la fatigue n'était peut-être pas ce qui faisait le plus enjeu au quotidien. Ainsi, bien que les activités du jardin soient vécues comme physiquement intenses, elles sont globalement bien vécues parce qu'elles offrent de nombreuses prises et possibilités d'ajustement, une souplesse qui permet d'adapter le travail. A l'inverse, les activités les moins bien vécues - tâches administratives et de commercialisation en particulier – posent davantage la question d'une rigidité, de contraintes rendant l'appropriation difficile. Les notions de « contraintes » et de « travail prescrit » permettent de mieux rendre compte de l'intensité du travail et de ce qui rend certaines tâches moins vivables pour les enquêté.es.

« C'est un truc qui me gênait dans le pâturage tournant mode grand ouest. Des gens qui veulent des logiciels de découpage, des logiciels pour redécouper tes parcelles... Mais moi si je faisais ça chez moi ça ne rimerait à rien ! Je peux te faire un quadrillage sur place ! Parce que là il y a une longe qui passe comme ça, là l'orientation est comme ci comme ça. [...] Et tu redécoupes en même temps que tu as tes piquets sur le dos quoi ! » (Jean-Baptiste)

Les prises de décisions ne se font pas selon un modèle « prescrit » et abstrait, mais tendent dans la mesure du possible à se réaliser en situation, dans l'interaction avec le milieu. La numérisation que décrit Jean-Baptiste entre en tension avec cette intelligence situationnelle.

La charge mentale désigne ici la difficulté à organiser et coordonner les différentes activités de la ferme, mais aussi la diversité des facteurs (météorologiques, sociaux, environnementaux...) que les paysan.es doivent sans cesse prendre en compte dans leurs prise de décision. Dans leurs activités, les enquêté.es prêtent une attention particulière au fait de ne pas réaliser une tâche isolément. Ils cherchent au contraire à l'insérer dans un réseau de relations, avec d'autres activités qui vont en démultiplier les effets, ce qu'ils expliquent à travers le principe de multifonctionnalité, central dans les théories agroécologiques et permaculturelles. Faire avec les diversités impose ainsi de trouver des équilibres entre un nombre parfois très important de variables, ce qui peut être vecteur d'un sentiment de submersion, ce qu'exprime Galilée : *« Parfois je suis submergé parce que je n'arrive pas à hiérarchiser les urgences, aussi parce qu'elles sont sur des rythmes naturels. [...] Poser son regard sur le terrain c'est un peu flippant »*. Cela conduit Estelle a souligné l'enjeu de *« trouver ses routines »* ie atteindre un seuil de stabilisation du projet. La vivabilité et la réduction de l'intensité et de cette charge mentale est possible en réussissant à mettre en place des récurrences dans le travail, à toutes les échelles.

- **A la recherche d'une stabilisation des systèmes**

En réponse à ces multiples facteurs d'intensité, deux stratégies en articulation émergent dans chaque ferme. On observe une tentative d'équilibrage de l'intensité à l'échelle de l'année, de la semaine et de la journée d'une part, une tentative de routinisation des activités d'autre part.

La recherche d'équilibre entre les activités s'observe de manière privilégiée aux échelles de l'année et de la semaine. Les diagrammes mettent en relief un équilibrage de l'intensité de l'été - qui se caractérise par une intensification du travail et un important nombre d'heures - par la mise en place d'une période d'hivernage. Une partie des paysan.es programme ainsi volontairement une période de ralentissement l'hiver - en appui sur la saisonnalité inhérente à l'agriculture – dans le but de rendre l'intensité estivale plus vivable. A un niveau plus fin, à l'échelle de la semaine, les enquêté.es s'attachent à trouver un équilibre entre les fortes périodes de travail. Ils équilibrent par exemple les journées de marché ou les chantiers - particulièrement énergivores – avec des activités moins « intenses » et jugées plus agréables. Ces différents petits ajustements sont autant de manières de faire tenir les systèmes en régulant « l'intensité » du travail et en travaillant à sa durabilité. Au fil de l'enquête, l'échelle quotidienne s'est cependant révélée comme l'une des plus cruciales, en soulignant la nécessité de sanctuariser des moments spécifiques - comme l'horaire des repas, un temps de sieste, une pause café ou un goûter, etc. - qui viennent ponctuer les journées et offrent des moments de respiration indispensables à la gestion de l'intensité des activités quotidiennes, en particulier l'été, au plus fort de l'intensité du travail. La gestion du quotidien apparaît ainsi comme un élément clé de l'équilibre des systèmes d'activités, en jouant sur la connexion entre le domestique et le professionnel qui caractérise la majorité des fermes enquêtées.

« *Trouver ses routines* » est une stratégie essentielle de vivabilité, parce qu'elles permettent de stabiliser à la fois des gestes et des activités sans pour autant les figer. Par « routine », on entend « *tout acte qui se répète dans le temps* ». Cette définition avait déjà été posée par Djoulia Goueythieu (2020) lors de l'enquête précédente. On peut considérer que les activités quotidiennes des paysan.es, telle que la traite ou l'horaire des repas, ainsi que les activités hebdomadaires, telle que l'organisation du marché, sont des routines - routines que donnent à voir les « diagrammes d'intensité ». La routinisation des gestes techniques et des activités apparaît comme une stratégie de vivabilité particulièrement importante favorisant la coordination des activités et une aisance dans le travail (Breviglieri, 2004). Elle exprime une pleine maîtrise, une fluidité qui ouvre vers une prise en compte des diversités et singularités des vivants et matières travaillées, mais aussi vers des gestes facilités, plus confortables, car mieux maîtrisés. La pratique de la greffe permet de l'illustrer. Le geste de greffage est parfaitement maîtrisé par Galilée, ce qui lui permet - par la répétition - de passer sur un mode plus « mécanique ». La routinisation stabilise le geste : Galilée a moins besoin de réfléchir qu'à ses débuts, l'expérience ayant développé son habileté. Pour autant, cette routinisation permet aussi d'ouvrir la relation vers le végétal en favorisant son intelligence situationnelle : si le geste est plus mécanique – gage d'efficacité dans son travail – Galilée conserve une attention aux singularités de ses porte-greffes. Comme il l'explique au cours d'une opération de greffe, il est sans cesse obligé de s'adapter aux aspérités et reliefs particuliers. La routinisation du geste lui permet alors de faciliter cette adaptation en focalisant son attention sur ces singularités

Partie 3 : Corps abîmés. Favoriser la durabilité du corps dans le travail paysan.

Le travail manuel fait du corps l'outil privilégié des paysans¹. Interface où se joue l'expérience du monde (Merleau-Ponty, 1988), il met en jeu les dimensions à la fois pratiques et réflexives du travail. Le développement d'une attention au corps se révèle ainsi essentiel pour les paysans et paysannes enquêtées, en particulier avec l'avancée en âge et l'abîmement du corps produit par les activités agricoles. Cela conduit à la mise en place de multiples stratégies, depuis l'ergonomie des systèmes au développement de gestes techniques adaptés, apparaissant comme autant de stratégies de régulation de l'« intensité » du travail à une échelle plus micro et intime.

- **Chercher à diversifier ses gestes**

Sur un plan général, il apparaît que la polyactivité elle-même - en favorisant la diversification des gestes - est vécue comme une manière de rendre le travail plus vivable grâce à des variations qui à la fois chassent l'ennui et permettent de limiter les troubles musculo-squelettiques. « *La fatigue n'est pas cumulative* » explique par exemple Galilée, traduisant par là le sentiment de respiration que produisent les changements d'activité : passer deux heures à ébourgeonner, avant d'effectuer quelques greffes puis effectuer des travaux dans son potager ou bien tisser quelques paniers lui semble par exemple plus vivable que s'il avait passé l'ensemble de sa journée sur une même activité.

A une échelle plus fine, c'est-à-dire à l'intérieur d'une même activité, on observe également une attention particulière à diversifier les gestes techniques élémentaires. En effet, chaque activité - telle que pailler des planches de fraisiers ou préparer un sol - peut être conçue comme une chaîne d'opérations, comme un enchaînement de gestes techniques qui met en jeu une diversité de sous-activités caractérisées par autant de gestes et mouvements différents. Les paysan.es favorisent ainsi une « diversité de mouvements » dans chaque opération, loin de se résumer à des gestes « mécaniques » et répétitifs :

Mars 2023 – Ferme de Sophie et Jean-Loup. Paillage des fraisiers fraîchement plantés.

Le paillage d'une planche de fraisier implique de multiples opérations qui offrent une variation des gestes et des micro temps de respiration : le foin est situé à plusieurs dizaines de mètres de la planche de fraisiers, ce qui implique d'effectuer plusieurs aller-retours à l'aide d'une brouette. Sophie fait le choix de peu charger sa brouette et de faire davantage de déplacements afin de ne pas avoir à transporter une charge trop lourde. Elle prend également soin d'alterner ses mouvements en poussant la brouette lorsqu'elle est chargée, mais en la tirant lorsqu'elle est à vide. Cela lui permet de solliciter différemment ses muscles et de répartir l'effort. L'éloignement du tas de foin apparaît comme une aubaine, et permet de régulièrement varier les gestes, évitant une répétition à la fois ennuyeuse et physiquement contraignante.

1. Le corps est un « moyen technique » (Mauss, 1934) privilégié qui, avant l'usage d'artefacts, fait lui-même l'objet de techniques particulières : les « techniques des corps ».

L'enchaînement de l'ensemble de ces mouvements offre des variations d'« intensité » et de mobilité qui permettent de ne jamais dépasser le seuil d'inconfort. Cette diversification contraste avec des habitudes de travail précédemment observées dans des exploitations agricoles conventionnelles où la répétition, l'oubli du corps et la réduction et simplification maximale des gestes et opérations étaient davantage perçus comme un signe d'efficacité et de rentabilité. A l'inverse, dans le cas des paysan.es auprès de qui s'est déroulée l'enquête, cette diversification des gestes apparaît comme un maillon essentiel de la vivabilité du travail sans lequel l'équilibre et la viabilité du système aurait rapidement pu se trouver menacé. L'efficacité se loge ici dans la diversification.



Figure 5 et 6 : Alternance des gestes. Pendant le désherbage, Sophie alterne régulièrement en passant la houe tantôt à gauche, tantôt à droite. Ce geste lui permet de mobiliser équitablement les deux parties de son corps et réduit les risques de douleur en répartissant l'effort.

- **Travailler l'ergonomie du système**

A un second niveau, le travail sur l'ergonomie des systèmes s'observe dans la mise en place d'aménagements et de dispositifs visant à rendre le travail plus confortable. L'espace de la ferme fait ainsi l'objet d'ajustements pour fluidifier les mouvements et déplacements des paysans. Estelle explique par exemple les difficultés qu'elle rencontre au fur et à mesure du développement de son activité. Sa serre actuelle, dont la structure commence à être à la fois trop abîmée et de trop petite taille, lui impose de se pencher légèrement lorsqu'elle travaille, mais lui pose aussi une problématique de stockage de ses plants au fur et à mesure du développement de son activité de production. Les multiples petits ajustements qu'elle fait quotidiennement, mis bout à bout, représente une lourde charge physique et mentale : les caisses qu'il faut sans arrêt déplacer, porter d'un bout à l'autre de la serre, les multiples arrosoirs et petits aménagements à mettre en place absorbent de l'énergie et la contraignent parfois à rompre son rythme de travail. Ces installations non-optimales sont également vectrices d'inquiétude : y-aura-t-il assez de place ? N'y-a-t-il pas un risque d'abîmer les plants ? Que faut-il anticiper ? Etc. Ici, la fluidification des déplacements – en permettant d'oublier la structure – lui permettrait de gagner en confort à la fois physique et mentale en facilitant une routinisation de l'organisation du travail et des gestes techniques.



Figure 7 : La serre d'Estelle, un espace plein d'ajustements. La serre est trop basse et le développement d'une activité de production de plants pose la question de l'espace disponible.

Ensuite, cette attention à l'ergonomie se traduit aussi par tout une série de petits aménagements et bricolages astucieux qui visent à adapter le matériel au corps des paysans. Cela passe par des gestes aussi simples que la correction de la hauteur de travail. Sophie, de même que Cédric, attachent ainsi de l'importance à corriger systématiquement la hauteur de leurs espaces de travail afin de faciliter leurs gestes et éviter les mouvements inconfortables. Ces petits procédés sont décrits comme autant de manières de travailler à une « durabilité » du corps, élément essentiel de la vivabilité et de la viabilité des systèmes.

- **L'espace domestique, pivot de la vivabilité**

En étant lieu de repos et de respiration, l'espace domestique joue un rôle central dans la « durabilité » du corps. La question du confort de l'espace domestique est récurrente et fait l'objet de préoccupations pour la plupart des paysans rencontrés, et ce d'autant plus qu'ils sont installés depuis longtemps. L'espace domestique apparaît comme un lieu pivot, en ce sens qu'il permet la restauration de l'énergie, offre un espace de respiration dans le travail. C'est un espace qui apparaît essentiel dans l'équilibre de la ferme et qui joue un rôle important dans la durabilité à la fois du corps et du projet.

L'aménagement d'une maison confortable est un point régulièrement soulevé par une large partie des enquêtés. Le confort est ici envisagé sous un angle pragmatique, en ce sens qu'un espace de vie quotidienne confortable -comprenant par exemple un système de chauffage au point – favorise concrètement le repos et permet de dégager du temps. En effet, lorsque la rénovation d'une maison fait partie du projet plus global des enquêtés, un fort enjeu sur l'achèvement des travaux émerge pour deux raisons : dégager du temps pour les autres activités, en particulier agricoles, disposer rapidement d'un espace de repos. Cet espace est d'autant plus essentiel que les fermes de l'enquête se caractérisent toutes – on l'a dit - par une forte superposition des sphères productives et reproductives : il n'y a pas – ou très peu – de distinction entre ce qui relève du personnel, et ce qui relève du professionnel. Les espaces domestique et professionnel se superposent, imbriquant ainsi les logiques. Cela conduit une partie des enquêtés à mettre en place des tentatives de séparations entre le professionnel et le personnel, par exemple à travers une délimitation de l'espace. Lorsque cela est possible, une partie des paysans font ainsi le choix de consacrer certaines pièces uniquement aux activités professionnelles – en dédiant par exemple une pièce ou espace spécifique au travail - et font particulièrement attention à séparer les éléments de vies personnelles des éléments plus professionnels dans leurs différents espaces de vie. Ces stratégies de désimbrication ne visent pas tant à établir une séparation nette – cette séparation serait vaine – qu'à faciliter la circulation et la gestion du quotidien en le rendant plus lisible, en y insérant des repères qui offrent quelques moments de stabilisation dans un quotidien qui ne l'est pas toujours.

Partie 4 : Habiter les lieux. Tisser la vivabilité dans des écologies plus larges.

Les paysan.e.s enquêté.es entendent rompre avec les logiques « hors-sol ». Au fil de l'enquête, il a semblé que ce refus du « hors-sol » se matérialisait en particulier dans une conscience aiguë des interdépendances écologiques et sociales. Cet « *art de réhabiter* » (Centmeri, 2019), en ancrant les fermes dans un tissu relationnel, dessine un dernier visage de la vivabilité.

- **Arpenter le territoire**

Sur le trajet qui nous conduit vers la forêt, Cédric me parle avec enthousiasme des espèces protégées qui habitent les lieux, empruntant des routes particulières dans l'objectif de me montrer des éléments paysagers qu'il juge important. Nous arrivons devant une carrière : « C'était important de venir ici, pour que tu vois que ça aussi, ça existe. » L'image est triste, abîme le reste de l'espace probablement autant qu'elle abîme cours d'eau et habitats des vivants dont nous parlions quelques secondes auparavant.

Les fermes ne sont pas des systèmes clos. Aller voir et comprendre ce qu'il se passe au-delà de la ferme apparaît comme indispensable pour la plupart des paysan.es : l'ancrage dépasse les questions strictement agricoles pour poser celle de l'intégration dans des territoires plus vastes. Cela se traduit par un fort intérêt pour les paysages chez la majorité des enquêté.es. Les pratiques agricoles participent de la modification paysagère, mais sont réciproquement dépendantes des reliefs et caractéristiques géo-morphologiques dès lors que les paysan.es entendent ancrer leurs pratiques, qu'ils et elles affirment une volonté de faire avec les vivants et les milieux. Cette attention passe par une volonté de tenir compte des caractéristiques des paysages, des pentes ou encore des courbes de niveau dans les manières de travailler, cela passe également par un intérêt pour l'histoire géologique et naturelle des territoires, afin de mieux comprendre les spécificités du lieu de vie. Affirmer que la ferme n'est pas un système clos est en effet une manière de rappeler que l'abîmement du territoire dans lequel elle s'insère, qu'il s'agisse de l'érosion de la biodiversité et la destruction des habitats, les pollutions des sols et cours d'eau...concerne directement la ferme et ce qui s'y joue.

A un autre niveau, cet intérêt pour les dynamiques naturelles et territoriales réaffirme la qualité de support de la mémoire des territoires : la mémoire humaine et les liens transgénérationnels se déploient à travers l'arbre mais aussi à travers la compréhension des modifications des paysages. Il ne s'agit pas tant de réinvestir des traditions que de remettre le facteur temps au cœur des pratiques agricoles – voire des vies humaines – là où les logiques modernistes conduisent parfois à une négation paradoxale de cet écoulement du temps, qui se traduit par un refus des dynamiques – écologiques, sociales, temporelles, etc.

Arpenter la forêt, cueillir plantes et champignons, laisser des traces dans les paysages – qu'il s'agisse de haies ou de porte-greffes – semble en priorité traduire des manières singulières d'habiter le territoire. Les paysan.es habitent autant qu'ils et elles se laissent habiter, laissant des traces de leur passage dans des territoires qui réciproquement les affectent, les intègrent dans des réseaux écologiques plus larges.



Figure 8 : Des haies et des clôtures transparentes. Jean-Baptiste a développé un intérêt croissant pour les paysages, qui s'exprime en particulier à travers la replantation de haies, et son affection pour la pose de clôtures « transparentes », qui laissent des paysages « ouverts » et « sans frontières ».

- **Vie sociale et inter-subsistance**

« C'est vraiment un réseau. Si tu n'es pas intégrée dans ton réseau social à l'échelle du territoire, tu ne peux pas faire ça. C'est évident. Le fumier on le prend chez la voisine, chez Delphine,... C'est...tout ça c'est des choses qu'on a comprises progressivement et qui nous semblent importantes quand on veut faire de la permaculture. Tu ne peux pas faire de la permaculture si tu n'as pas un réseau autour de toi, à moins d'avoir un super sol. » (Catherine)

L'ancrage des fermes - au-delà du rapport aux paysages – s'observe aussi et surtout dans les échanges et réseaux mis en place avec les autres paysan.e.s et habitant.e.s du territoire. L'inscription dans un réseau est décrite comme indispensable, à la fois pour l'échange de services et conseils entre pairs, aussi parce que les techniques agroécologiques - très demandeuses en matières organiques – peuvent nécessiter la mise en place d'échanges pour rendre viables les techniques utilisées. Dans la plupart des fermes enquêtées s'observent ainsi de nombreux échanges d'outils et matériaux organiques, ainsi que des échanges de savoirs, savoir-faires et autre « coups de main ». Ces échanges et solidarités sont plus ou moins formalisées, et se situent à la fois dans des groupes formels (SAEL, Civam, CUMA, syndicats...) et informels (réseaux de voisinages, solidarités familiales,...). A un autre niveau, ces solidarités s'observent aussi dans les trajectoires d'installation d'une partie des enquêtés : les plantes et animaux qui font vivre les fermes ont souvent été donnés par d'autres paysan.es rencontrés au fil de l'installation, et participent du tissage de ces réseaux. La vache et une partie des chèvres du troupeau d'Estelle et Jérôme proviennent par exemple des rencontres effectuées au fil de leur itinérance, de nombreuses plantes aromatiques et médicinales que Sophie affectionnent lui ont été donné par des ami.e.s paysan.e.s, les plantes du jardin d'Iltud et Catherine, ou encore de la pépinière de Cédric, transportent également leur lot d'histoires et de mémoires humaines et non-humaines, etc.

Depuis les conditions de possibilité de l'installation, jusqu'à la viabilité des projets, on observe ainsi de fortes interdépendances entre les paysan.es du territoire (et il semblerait au-delà du territoire, bien que le mémoire n'est pas creusé cette question) pour le partage d'outils, de matériaux et de savoir-faire. Une autonomie complète est extrêmement complexe à atteindre, et comme le suggèrent en filigrane ces phénomènes d'interdépendance et la convivialité qui en résulte, elle n'est peut-être pas souhaitable. En ce sens, on peut qualifier ces réseaux et ces pratiques d' « intersubsistance » (Pruvost, 2021) davantage que d'autonomie : les échanges et relations sont un maillon essentiel de la viabilité et de la vivabilité des systèmes. L'intersubsistance désigne ici une situation où la subsistance d'une maisonnée dépend d'une autre. En ce sens, elle valorise les liens et relations tissées à la fois avec les pairs, mais aussi avec les vivants : il s'agit de choisir le type de relations et de contraintes que les paysan.es se donnent. Cela permet également de comprendre la forte valorisation de la transmission chez l'ensemble des personnes rencontrées au cours de l'enquête.

L'enchevêtrement des solidarités permet de démultiplier les solutions qui se présentent, partager des expériences, et finalement tisser et se transmettre de nouveaux savoirs de façon collective. Se faisant, ces réseaux ne font pas que contribuer à la vivabilité des fermes ou à l'habitation d'un territoire, mais contribuent plus fondamentalement à la construction même des lieux en tant que leur « intersection » (Massey, 1991).